

et l'expression naturelle du courant intérieur, tient, dans ces excellentes *Notices*, écrites par les meilleurs amis du poète à l'aide de documents intimes, de leurs souvenirs, avec cette vivacité de tons et de coloris qui vient du cœur. Ce qui se dégage très-nettement pour nous de ces communications si approfondies, c'est le vif désir qui animait Brizeux de construire, de laisser un monument dont les différentes parties fussent bien en accord et pussent mutuellement se soutenir. Nous avons d'ailleurs à ce sujet son propre témoignage, dans la préface des *Histoires poétiques* [première édition, 1885]. Il y dit expressément :

“ De mon pays j'ai tracé d'abord une image légère dans l'idylle de *Marie*, puis un tableau étendu dans l'épopée rustique des *Bretons*, laquelle trouve son complément dans ces *Histoires poétiques* et le recueil de *Primel et Nola*. Tout a son lien dans le livre lyrique de la *Fleur d'Or*. ”

A coup sûr la parole du poète, indiquant un classement quasi méthodique de ses œuvres, doit être prise en grande considération ; toutefois, dans cette manière de les envisager et de les présenter, il ne nous semble pas absolument juste envers lui-même. Ce qu'on pourrait appeler la préoccupation bretonne l'emporte trop. Il ne maintient pas suffisamment à *Marie* et à la *Fleur d'Or* leur caractère largement humain.

N'en déplaise au poète en sa déclaration sincère, et à ceux de ses admirateurs qui seront tentés de se montrer trop rigides, ce n'est pas précisément par son côté symbolique, par une idéalisation cherchée et voulue, que *Marie* a conquis et qu'elle garde encore, je l'espère, de nombreux lecteurs. Lorsque ce poème est venu entre nos mains, dans notre jeunesse, et que nous l'emportions avec tant de ravissement dans nos promenades à la campagne, pour le relire pendant les après-midi d'été, ce n'était pas l'image plus ou moins abstraite de la Bretagne qui nous attirait. Ce n'était pourtant pas non plus pourtant, sous la gracieuse discrétion de son voile, le côté anecdotique, à peine ébauché.

En effet, malgré le titre de “ roman ” qu'il portait à sa première édition, et qui du reste ne lui fut point maintenu, jamais poème ne fut moins dramatique et même moins narratif que *Marie*. Ce qui s'en exhalait, c'était un ineffable parfum de pureté, de sauvagerie, de jeunesse, et aussi, notons-le bien, de gravité méditative qui, en tempérant l'émotion, éveillait la pensée. Qui ne se souvient de l'*Hymne* dédié à M. Myres, des *Vers à la mémoire de Georges Farcy*, de la *Chaîne d'or* ! Il n'y avait là rien qui se rattachât strictement à la Bretagne ou qui nous en tretiât de *Marie*, et cependant ces belles pièces n'entraient pas pour peu dans la captivante attraction que le poème exerçait sur nous.

Les esprits qui avaient distingué, dans la direction adoptée par Brizeux, une tendance vers la philosophie religieuse, une haute curiosité prompt à consulter les sources traditionnelles, habile à s'éclaircir au contact de la réalité vivante ne furent ni surpris ni dépaysés lors de la publication des *Ternaires* [en 1841—dix ans après *Marie*]. Il n'en fut pas tout à fait de même d'un public mondain, lequel aurait volontiers demandé à l'auteur de lui apporter une sœur française ou italienne de *Marie*. Brizeux avait été fidèle à la vieille sagesse armoricaine et à la